

ÉLISÉE

L'HOMME DE MISÉRICORDE

(2 Rois 6.18-23)

DAVID ROPER

L'expression : "Il a eu ce qu'il méritait", bien qu'utilisée parfois dans un sens positif (une promotion, un compliment, etc.), s'emploie le plus souvent au sens négatif, signifiant que la personne en question mérite toutes les mauvaises choses qui lui sont arrivées. Dans le monde, rendre aux autres ce qu'ils méritent est devenu un but ultime. Mais le chrétien est appelé à un but plus élevé, celui de chercher non ce qui est mérité, mais ce dont une personne a besoin. Quelqu'un a défini la miséricorde comme "une chose dont vous avez besoin mais que vous ne méritez pas"¹.

Dans cette leçon, qui continue l'histoire de l'armée syrienne envoyée pour saisir Élisée, nous verrons le prophète rempli, justement, de la miséricorde de l'Éternel.

UN SAUVETAGE SURPRENANT (6.18-19a)

Dans la leçon précédente, quand le serviteur vit que les forces de Dieu étaient infiniment plus nombreuses que celles de la Syrie, il pensait peut-être que l'armée céleste allait descendre et détruire l'ennemi. Si telle était sa pensée, il fut déçu, car Dieu n'avait pas de tels plans. Si Dieu avait détruit les Syriens, le roi de Syrie aurait envoyé de nouvelles troupes. Le plan de Dieu dans la circonstance était de nature à instruire à la fois les syriens et le roi

d'Israël.

Au moment où les Syriens "descendirent" vers Élisée (v. 18a), le prophète, qui avait demandé au Seigneur d'ouvrir les yeux de son assistant, pria que les yeux des Syriens soient fermés : "Frappe d'aveuglement cette troupe, je t'en prie !" (v. 18b).

Il pouvait s'agir d'une simple cécité physique, obligeant les soldats à trébucher sur le chemin, chacun avec sa main posée sur l'épaule de celui devant lui. Mais une cécité physique n'expliquerait pas certains éléments de ce texte. Si les soldats devinrent subitement aveugles, pour quelle raison acceptèrent-ils — dans leur terreur — de croire et suivre la voix non identifiée d'une personne inconnue ? G. Rawlinson suggère qu'ils seraient devenus alors méfiants, se seraient renseignés et enfuis². De toute façon, une fois devenus aveugles, ils ne s'intéressèrent pas à trouver une personne qu'ils ne pouvaient pas voir.

Le terme hébreu traduit par "aveuglement" peut se référer à une cécité physique ou (comme le terme en français) à une condition dans laquelle on est incapable de réfléchir ou d'agir rationnellement. La plupart des auteurs considèrent qu'il s'agissait d'un état

¹ S. M. Lindsay, cité dans C. Roy Angell, *Baskets of Silver* (Nashville : Broadman Press, 1955), 49.

² G. Rawlinson, "2 Kings", *The Pulpit Commentary*, vol. 5, *1 & 2 Kings*, ed. H. D. M. Spence et Joseph S. Exell (Grand Rapids, Mich. : Wm. B. Eerdmans Publishing Co., 1950), 122.

de confusion mentale³ qui conduisit l'armée à croire et suivre Élisée. Plusieurs éléments viennent appuyer cette thèse. Tout d'abord, Élisée avait prié pour que Dieu ouvre les yeux de son serviteur, mais il ne s'agissait pas de ses yeux physiques. Ce fut probablement la même chose quand il fut question de fermer les yeux des ennemis. Ensuite, Genèse 19.11, seul autre passage de l'Ancien Testament à utiliser ce mot "aveuglement", concerne un cas de cécité davantage mentale que physique, selon l'avis de beaucoup d'auteurs. Enfin, la Bible emploie l'image de l'aveuglement dans un sens spirituel, bien plus souvent que dans un sens physique (cf. Mt 15.14 ; 23.16 ; 2 P 1.9 ; Ap 3.17).

Quelle que soit l'intention d'Élisée, le Seigneur répondit à sa prière : "Et l'Éternel les frappa d'aveuglement, selon la parole d'Élisée" (2 R 6.18c).

"Élisée leur dit : Ce n'est pas ici le chemin et ce n'est pas ici la ville ; suivez-moi, et je vous conduirai vers l'homme que vous cherchez !" (v. 19a). Ces paroles ont fait couler beaucoup d'encre à propos de ce qui est perçu comme un mensonge, et sur l'éventuelle nécessité de censurer Élisée pour ce comportement. Cela suscite trois réponses :

- Élisée était l'homme de Dieu pour traiter avec une force hostile. Dans cette série, nous avons vu qu'il permit aux Moabites de prendre de l'eau pour du sang (3.22-24). Dans une leçon à venir, nous verrons qu'il fit entendre "dans le camp des Syriens un bruit de chars et un bruit de chevaux" (7.6), afin de les faire fuir. Jamieson, Fausset et Brown disent que ces paroles du prophète "doivent être comprises dans le contexte d'une stratégie, ce qui a toujours été permis en temps de guerre⁴." Rawlinson dit :

"Selon la moralité de l'époque, et même de toutes les époques, tromper un ennemi est permis⁵."

- Bien que les paroles d'Élisée peuvent avoir été ambiguës, "techniquement ce qu'il dit ne fut pas un mensonge⁶." Il vivait, non à Dotân, mais à Samarie. Et il les conduisit bien vers l'homme qu'ils cherchaient, c'est-à-dire lui-même.
- Nous pouvons apprendre beaucoup des personnages de l'Ancien Testament (Rm 15.4), mais il est injuste de les juger selon les normes du Nouveau Testament.

Les Syriens acceptèrent de suivre Élisée, et le convoi se dirigea vers le sud. Quel spectacle : le prophète et son serviteur, suivis de plusieurs centaines de soldats déconcertés !

UN ROI ÉTONNÉ (6.19b-23)

Imaginons l'étonnement quand Élisée arriva devant les portes de la ville (v. 19b), suivi d'une armée syrienne en armure de guerre. Élisée conduisit l'armée au cœur de la ville (v. 20 a, d), jusqu'au palais royal (cf. v. 21a). Puis il pria encore : "Éternel, ouvre les yeux de ces gens, pour qu'ils voient !" (v. 20b).

Quand le Seigneur ouvrit leurs yeux (v. 20c), leur esprit devint lucide et ils purent voir autour d'eux. Quel choc quand ils se rendirent compte qu'ils étaient "au milieu de Samarie" (v. 20d) ! Élisée avait tenu parole : devant eux se tenait l'homme qu'ils avaient cherché. Mais ce n'était pas tout : ils étaient encerclés par les citoyens de Samarie, ainsi que par la garde d'élite royale, tous armés et menaçants !

Le roi, mis au courant, se rendit vite sur les lieux ; à la vue de l'armée syrienne, il fut ravi, disant à Élisée : "Frapperai-je, frapperai-je, mon père ?" (v. 21). L'expression "mon père" suggère l'honneur et le respect de Yoram pour le prophète, du moins dans cette circonstance⁷.

³ C. F. Keil et F. Delitzsch, "1 and 2 Kings", *Commentary on the Old Testament*, vol. 3, 1 and 2 Kings, 1 and 2 Chronicles, Ezra, Nehemiah, Esther (Peabody, Mass. : Hendriksen Publishers, 1989), 326 ; James E. Smith, *The Books of History*, Old Testament Survey Series (Joplin, Mo. : College Press Publishing Co., 1995), 568 ; Clyde M. Miller, *First and Second Kings*, The Living Word Commentary Series, vol. 7 (Abilene, Tex. : A.C.U. Press, 1991), 340.

⁴ Robert Jamieson, A. R. Fausset and David Brown,

Commentary on the Whole Bible (Grand Rapids, Mich. : Zondervan Publishing House, 1961), 274.

⁵ Rawlinson, loc. cit.

⁶ J. Robert Vannoy, Notes on 2 Kings, *The NIV Study Bible*, ed. Kenneth Barker (Grand Rapids, Mich. : Zondervan Publishing House, 1985), 534.

⁷ Nous verrons dans la prochaine leçon que le roi est prêt à décapiter le prophète (2 R 6.31). C'était un homme "irrésolu, inconstant dans toutes ses voies" (Jc 1.8).

Après tout, Élisée lui avait permis d'échapper aux pièges de Ben-Hadad, et à présent il avait capturé une grande partie de l'armée syrienne. La répétition ("frapperai-je ?, frapperai-je ?") suggère un état d'extrême excitation. On peut l'imaginer, tout joyeux, sautant sur place.

Élisée répondit : "Tu ne frapperas pas" (v. 22a). C'étaient, après tout, les prisonniers de Dieu et non de Yoram. Robert Vannoy suggère que Dieu voulait apprendre à Israël et à son roi que "la sécurité nationale d'Israël ne dépendait ni des forces ni des stratégies militaires, mais de lui, l'Éternel⁸."

Élisée demanda au roi : "Est-ce que tu frappes ceux que tu fais prisonniers avec ton épée et avec ton arc ?" (v. 22b). En règle générale, on n'exécutait pas les prisonniers de guerre, encore moins ceux qu'on n'avait pas soi-même capturés.

Posons-nous maintenant la question de ce que ces soldats méritaient. Par le passé, ils avaient ravagé le peuple de Dieu, et leur mission en cette circonstance avait été de prendre, et même de tuer, le prophète de Dieu. On pourrait facilement démontrer qu'ils étaient passible d'un châtement sévère, voire de la mort. Mais Dieu avait un autre plan, et il l'accomplit en donnant aux Syriens non ce qu'ils méritaient, mais ce dont ils avaient besoin.

De quoi avaient-ils besoin ? Premièrement, de force. Ils avaient marché toute la nuit pour arriver à Dotân, puis fait encore une marche d'environ 20 kilomètres jusqu'à Samarie. Deuxièmement, ils avaient besoin de rentrer chez eux, dans leurs familles en Syrie. Aussi, Élisée dit au roi : "Mets devant eux du pain et de l'eau, afin qu'ils mangent et boivent. Qu'ils s'en aillent ensuite vers leur seigneur" (v. 22c).

Yoram était probablement très surpris par cet ordre de nourrir ses ennemis et de les laisser partir. Mais il s'exécuta : "Le roi d'Israël leur fit servir un grand repas" (v. 23a).

UN RÉSULTAT SIGNIFICATIF (6.23)

Si le roi était surpris, les Syriens durent l'être d'autant plus. On imagine leur étonnement lorsqu'on les conduisit vers des tables couvertes d'une bonne nourriture. Ils se méfièrent peut-être, pensant qu'il pouvait s'agir d'une ruse pour leur faire manger des mets empoisonnés. Les

premières bouchées furent sans doute avalées avec précaution ; puis, lorsqu'il devint évident que tout allait bien, ils mangèrent sûrement avec enthousiasme.

Après ce repas, Yoram "les laissa partir" vers la Syrie (v. 23b). Ils durent partir d'abord avec méfiance (encore une fois), se demandant s'ils n'allaient pas recevoir une flèche dans le dos ; mais quand ils comprirent qu'ils pouvaient s'en aller sans danger, ils durent donner libre cours à leur joie et à leur soulagement, discutant en chemin de cet étrange incident.

Ainsi, "ils s'en allèrent vers leur seigneur" (v. 23c), à travers la plaine de Dotân et, par le col des montagnes, jusqu'à Damas. À leur entrée dans la ville, la nouvelle de leur arrivée se répandit vite. Le roi lui-même les rencontra sans doute à leur approche du palais. Wayne Kilpatrick imagine ainsi la conversation qui suivit :

Le roi demanda au général en chef de l'armée :

"As-tu trouvé le prophète ?"

"Oui, mon roi."

"L'as-tu tué ?"

"Non, mon roi."

"L'as-tu ramené ?"

"Non, mon roi."

Perplexe, le roi dit : "Si tu l'as trouvé, pourquoi ne l'as-tu ni tué ni ramené ?"

Le général en chef répondit : "Mon Seigneur, il vaut mieux t'asseoir, parce que tu ne vas pas en croire tes oreilles⁹."

La conclusion surprenante de l'histoire est racontée à la fin du verset 23 : "Les troupes des Syriens ne continuèrent plus à venir dans le pays d'Israël." C'est dire que le fait de donner à l'armée ce dont elle avait besoin, et non ce qu'elle méritait, eut pour résultat la paix. Elle ne dura peut-être pas longtemps (cf. v. 24), et ne constitua peut-être qu'une trêve, mais ce fut tout de même une paix.

Pour quelle raison le roi de Syrie arrêta-t-il d'envoyer des groupes armés en Israël ? Était-il ému par le geste généreux de Yoram, ou bien pensait-il que, de toute façon, cela ne lui servait à rien d'envoyer des soldats aussi longtemps que ses faits et gestes étaient connus par un prophète capable de capturer une armée toute entière sans tirer une épée ? La motivation de Ben-Hadad reste inconnue ; mais nous pouvons

⁸ Vannoy, loc. cit.

⁹ David Roper, "Amazing Grace", in "Sermons I Like to Preach", *Truth for Today* (octobre 1997) : 7.

constater le résultat : la paix.

Dans mon ministère, j'ai souvent parlé avec des personnes qui ne s'intéressaient qu'à "rendre la pareille" à leurs ennemis, à leur donner ce qu'ils méritaient. Quand je suggère qu'il faudrait traiter un adversaire avec bienveillance et considération, on me dit : "Mais, il ne le mérite pas !" Si nous ne devons retenir qu'une chose de cette leçon, que ce soit l'importance de bien traiter ceux qui ne le méritent peut-être pas, de se demander ce dont ils ont besoin. Souvent, ceux qui ont le plus besoin d'amour et de miséricorde sont ceux qui le méritent le moins.

Jésus lui-même enseignait ceci. Dans le Sermon sur la Montagne, il dit :

Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis [bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent], et priez pour ceux [qui vous maltraitent et] qui vous persécutent. Alors vous serez fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. En effet, si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les péagers aussi n'en font-ils pas autant ? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi, eux-mêmes, n'en font-ils pas autant ? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait (Mt 5.43-48 ; cf. Lc 6.27-36).

Paul souligna la même vérité dans sa lettre aux Romains :

S'il est possible, autant que cela dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes. Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez agir la colère, car il est écrit : A moi la vengeance, c'est moi qui rétribuerai, dit le Seigneur. Mais Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; S'il a soif, donne-lui à boire ; Car en agissant ainsi, Ce sont des charbons ardents que tu amasseras sur sa tête [cf. Pr 25.21-22]. Ne sois pas vaincu par le mal, mais vainqueur du mal par le bien (Rm 12.18-21).

Quand nous traitons les autres de cette manière, cela ne garantit pas la paix, mais nous avons la satisfaction de savoir que nous avons fait la volonté de Dieu, que nous avons fait tout ce qui nous était possible pour être "en paix avec tous les hommes". Se comporter en chrétien ne fait jamais de mal, et cela aide le plus souvent. Une chose est sûre : La vengeance ne conduit jamais à la paix, mais elle augmente les tensions.

Le seul moyen d'avoir la paix est de donner aux gens ce dont ils ont besoin, et non ce qu'ils méritent.

Dans le monde actuel, il existe de nombreuses situations de tension : désaccords entre époux, entre parents et enfants, entre voisins, entre gouvernements (comme à l'époque d'Israël et la Syrie). Ne serait-ce pas merveilleux si tous les belligérants décidaient d'employer la stratégie de cette leçon ? Cela aurait pour résultat, dans bien des cas, la cessation des hostilités. Bien entendu, nous savons que cela n'arrivera pas à une échelle internationale, car le monde est dominé par le péché : mais prions pour que cela puisse arriver dans notre vie. Et faisons tout notre possible pour y parvenir.

CONCLUSION

On a dit que, de bien des manières, Jésus ressemblait plus à Élisée qu'à tout autre prophète de l'Ancien Testament. On ne trouve pas meilleur exemple de ceci que dans ce que nous venons de voir : le souci, non de rendre la pareille, mais de bénir. En fait, c'est ce que Jésus a fait pour nous. Nous méritons le châtement éternel (Rm 3.23 ; 6.23), mais nous avons besoin de quelqu'un qui mourrait à notre place et qui obtiendrait pour nous la rédemption éternelle. Ceux qui apprécient ce que le Seigneur a fait voudront répondre immédiatement à son appel d'amour (Mt 11.28-30). C'est le seul moyen de trouver la paix qui compte le plus : la paix avec Dieu (Rm 5.1).

NOTES POUR ENSEIGNANTS ET PRÉDICATEURS

Vous pourriez appeler cette leçon : "Quand celui d'en face ne mérite pas une deuxième chance".

VERSIONS DE LA BIBLE CONSULTÉES DANS CETTE ÉTUDE

COL : Bible Colombe, Louis Segond Révisée
(texte de base)

BFC : Bible en Français Courant

BDS : Bible du Semeur

BJER : Bible de Jérusalem

BRF : Bible du Rabbinate Français

DBY : Traduction Darby

OST : Bible Ostervald

TOB : Traduction Oecuménique de la Bible